

Léna Mill-Reuillard

faire corps et lieux avec les images

Cynthia Fecteau

Number 116, Spring 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85659ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fecteau, C. (2017). Review of [Léna Mill-Reuillard : faire corps et lieux avec les images]. *Espace*, (116), 89–90.

Léna Mill-Reuillard : faire corps et lieux avec les images

Cynthia Fecteau

SPOROBOLÉ – TITRE DE TRAVAIL
SPOROBOLÉ, CENTRE EN ART ACTUEL
SHERBROOKE
21 OCTOBRE –
17 DÉCEMBRE 2016

MACHINARI
ESPACE F
MATANE
4 NOVEMBRE 2016 –
28 JANVIER 2017



À première vue, ces perspectives atmosphériques sont de l'ordre de la contemplation. Diffusée aux quatre coins de l'espace d'exposition, une trame sonore captée à proximité de la mer amplifie la nature sublime de l'œuvre. À certains moments, les paysages animés se figent à l'écran. Apparaissent là de nouvelles formes d'altérité : du mouvement à la fixité de l'image, l'espace des transitions sublimes se transforme en arrêt sur image, propre à la photographie. S'ajoutent d'autres disparités iconographiques : les paysages fixes se froissent soudainement à l'écran, se repliant sur eux-mêmes telles des feuilles de papier. De nouveaux environnements naturels se profilent sous ces paysages au rythme de leur disparition progressive. Et survient un leurre encore plus saisissant : on aperçoit momentanément l'artiste debout à l'arrière de ces photographies. On comprend alors qu'elle s'est incorporée dans la prise de vue lors du tournage de l'œuvre, chiffonnant lentement les photographies devant l'objectif de la caméra. Ses gestes font l'objet d'une attention accrue, chaque mouvement venant infléchir l'effet de réel¹ dans *Machinari*, modulant sans cesse les limites de cet environnement indistinct entre la vidéo, le mirage du temps suspendu, la matière concrète du support papier de la photographie et les images. Ces manœuvres se poursuivent en boucle et révèlent que, derrière chaque paysage, se cachent d'autres niveaux de réel, sortes de hors champs matériels, fantasmagoriques et idéels. Et c'est certainement le tournant le plus majeur au cœur la réflexion de Léna Mill-Reuillard : l'œuvre entière ouvre un fascinant rapport organique entre l'artiste, son corps, les espaces avec lesquels elle partage son existence et la matérialité du support de l'image.

À *Sporobole*, cette fois, quatre écrans de papier blanc occupent l'espace et composent un environnement minimaliste. Ces objets servent d'écrans pour des photographies et des vidéos réalisées dans le centre d'artistes lors d'une résidence de création de trois semaines avant l'exposition, d'où le titre de ce projet : *Sporobole – titre de travail*. Vues de l'extérieur, deux photographies tendues dans les vitrines du centre dévoilent aux passants des points de vue cachés par la mise en espace des écrans dans la galerie. Entre autres, l'une d'elles donne à voir une colonne qui se détache subtilement du fond blanc d'un coin de murs. Vue de l'intérieur, la densité diaphane des écrans de papier laisse entrevoir les spectres du paysage urbain extérieur. Sur ces interfaces photographiques s'ajoutent des ombres, des teintes colorées et des reflets lumineux engendrés par les variations atmosphériques tout au long de la journée. Avec ce projet soucieux d'explorer les subtilités des composantes de l'espace, *Sporobole – titre de travail* agit depuis les figures du double et les formes de la simultanéité. Prémisses conceptuelles d'une pluralité d'espaces-temps que ces images engendrent singulièrement, car les strates de détails architecturaux, de rayonnements atmosphériques et d'espaces qui se déposent sur les écrans montrent que notre relation au monde est fondée sur une multitude de dispositions spatio-temporelles et éthiques. Leurs mises en espace nous laissent confondus devant plusieurs niveaux de réalités simultanées, survenant à des vitesses différentes. Reconnaître une telle pluralité d'espaces renverse notre conception homogène du réel et révèle que nos corps et leurs intuitions sensibles participent à la construction d'une expérience plus transversale de la réalité.

En ce sens, partout dans les aires d'exposition d'Espace F et de *Sporobole*, les œuvres de Léna Mill-Reuillard prennent l'apparence de voiles tendus entre le visiteur et le réel. Leurs mises en espace

Interpellée par les notions de corporéité et de limites entre les images fixes et les images en mouvement, la démarche de Léna Mill-Reuillard évolue sous plusieurs formes et en différents temps. En février dernier, elle remportait le Prix du CALQ – Œuvre de la relève 2016, à Montréal, avec le projet *Machinari*, réalisé dans le cadre de la résidence de production et de diffusion PRIM-Dazibao. D'abord présentée à Dazibao en 2015, *Machinari* se meut désormais au cœur de la scène culturelle du Bas-du-Fleuve, à Espace F, où l'artiste explore de nouvelles formes de mises en espace. Simultanément, elle poursuit ce processus de recherche-crédation à Sherbrooke avec son plus récent projet *Sporobole – titre de travail*, une installation photographique et vidéographique réalisée *in situ* dans la galerie du centre d'artistes.

En entrant dans l'espace d'exposition d'Espace F, le visiteur est d'abord subjugué par la présence d'un écran suspendu au centre de la galerie. Œuvre constitutive du projet *Machinari*, l'objet en suspension fait office de fenêtre métaphorique pour la projection d'une vidéo. Des paysages pittoresques se chevauchent et se dérobent progressivement, suggérant quelques vastes horizons maritimes du Bas-du-Fleuve.



induisent une forme d'impermanence des apparences, misant sur les déplacements des visiteurs et la lumière extérieure pour intensifier le caractère changeant des perceptions. Lorsqu'elle manipule ses photographies sur papier pour réaliser ses œuvres vidéo, le corps retrouve une forme de disponibilité à son environnement. Sa présence entend suggérer que le désir « n'a pas pour objet des personnes ou des choses, mais des milieux tout entiers qu'il parcourt, des vibrations et flux de toute nature qu'il épouse² ». Par leurs notions de territorialités simultanées, et de corporéité, *Machinari* et *Sporobole – titre de travail* objectivent cette nécessité intérieure de décrire le monde sous la forme d'un paysage sensible, de le circonscrire en fenêtres plurielles où se donnent à voir les moindres détails des espaces et des lieux familiers que nous traversons, comme pour pouvoir mieux en ressentir la densité.

1. Dans un article intitulé *L'effet de réel*, écrit en 1968, Roland Barthes interroge la capacité des textes à représenter le réel. En examinant les notations insignifiantes qui n'ont pas de fonction dans la grammaire du récit, il développe la notion d'« effet de réel ». Cette notion est utilisée en théorie littéraire pour désigner l'illusion de représentabilité dans le tissu narratif.
2. Florence Andoka, « Machine désirante et subjectivité dans *l'Anti-Edipe* de Deleuze et Guattari », dans *Philosophique : annales littéraires de l'Université de Franche-Comté*, n° 15, 2012, p. 87.

Cynthia Fecteau détient une maîtrise en arts visuels de l'Université Laval. Interpellée par les formes de connaissances sensibles en philosophie et en création, notamment les concepts d'écophilosophie, d'être-au-monde et de collectivité, elle s'intéresse à leurs manifestations concrètes en art actuel. Outre ses textes publiés dans *ESPACE art actuel*, *ETC MEDIA*, *Zone Occupée*, *Les Cahiers de la Galerie* et *Le Sabord*, elle a poursuivi ses recherches en écriture lors de résidences au Québec, à LA CHAMBRE BLANCHE (2014), au Centre BANG (2017) et en France, dans la Commune de Saint-Mathieu (2015).

Léna Mill-Reuillard, *Sporobole – titre de travail*, 2016. Sporobole, Sherbrooke. Photo : Tanya St-Pierre

Michèle Matyn : Gouffres du souffle

Pierre Arese

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN D'ANVERS (M HKA)

13 OCTOBRE 2016 –

5 FÉVRIER 2017

En marge de la rétrospective *Robert Filliou – Le secret de la création permanente* et de l'exposition *De Broodthaers à Braeckman, la photographie dans les arts plastiques en Belgique*, le musée d'art contemporain de la ville d'Anvers (M HKA), dans le cadre de la quatrième édition de son projet IN SITU¹, invitait l'artiste Michèle Matyn à prendre possession de « l'espace d'exposition le plus vaste et [sans aucun doute] le plus atypique² » de cette institution belge de premier plan. Il semble d'ailleurs que le premier défi à relever par l'artiste fut de disposer de façon équilibrée la vingtaine d'œuvres sélectionnées pour l'exposition

— la forme particulière de cette salle se situant à mi-chemin entre la pointe de flèche et le diamant de taille brillant. Malgré cette contrainte d'ampleur, à laquelle s'ajoute une configuration tout aussi particulière des éléments architecturaux (colonnes centrales, différentes hauteurs sous plafond, lumière naturelle émanant de trois longues fenêtres verticales), Michèle Matyn est parvenue à concevoir une installation captivante sans pour autant saturer l'espace muséal. En lieu et place d'un remplissage stérile et sans relief, l'artiste a choisi de faire la part belle aux interstices, chaque œuvre bénéficiant d'un périmètre suffisamment grand pour permettre une lecture détaillée (sans que le regard ait à pâtir d'un quelconque élément disruptif émanant d'une œuvre adjacente) et, *a contrario*, suffisamment restreint pour permettre de révéler, dès l'entrée, l'homogénéité formelle liant les initiatives proposées.

En vue de constituer cette exposition, Michèle Matyn a choisi de miser sur un croisement des pratiques et des médias, faisant intervenir tour à tour la photographie — redimensionnée puis imprimée sur différents supports ou intégrée à des installations composites —, la sculpture, l'assemblage, le *ready-made*, la vidéo, le textile ou encore la diffusion sonore. Si le placement de la plupart des œuvres a été pensé *a priori*,